

Jeff VanderMeer

Borne

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par GILLES GOULLET



Du même auteur au Diable vauvert

LA TRILOGIE DU REMPART SUD :

ANNIHILATION, roman, 2016

AUTORITÉ, roman, 2017

ACCEPTATION, roman, 2018

Titre original: BORNE

ISBN: 979-10-307-0366-5

© VanderMeer Creative, Inc., 2017

© Éditions Au diable vauvert, 2020, pour la traduction française

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com

contact@audible.com

Pour Ann

Première partie

CE QUE J'AI TROUVÉ ET COMMENT JE L'AI TROUVÉ

J'ai trouvé Borne quand l'ours géant Mord est venu rôder près de chez nous par une belle journée couleur bronze. Pour moi, au début, Borne n'était qu'un objet de récupération. J'ignorais quelle importance il aurait pour nous. Je ne pouvais pas savoir qu'il changerait tout. Y compris moi.

Il ne payait pas de mine, ce jour-là : violet foncé, à peu près de la grosseur de mon poing, cramponné à la fourrure de Mord comme une anémone de mer à demi fermée ayant échoué là. Je ne l'aurais jamais trouvé si, à la manière d'une balise, sa couleur violette n'était parcourue d'une lueur émeraude toutes les trentaines de secondes.

Arrivée à proximité, j'ai senti une odeur de saumure monter telle une vague, et un instant, je n'ai plus été dans une ville en ruine, je n'ai plus été en quête d'eau et de nourriture, il n'y a plus eu de bandes nomades ni d'êtres modifiés en fuite dont les origines et les intentions restaient obscures. Il n'y a plus eu, pendus aux lampadaires brisés, de cadavres mutilés et brûlés.

Au lieu de cela, pendant un moment dangereux, cette chose que j'avais trouvée provenait des flaques de marée de ma jeunesse, d'avant mon arrivée en ville. Je sentais l'odeur de fleurs séchées du sel, le souffle du vent, la fraîcheur de l'eau qui venait clapoter sur

mes pieds. La longue pêche aux coquillages, la voix bourrue de mon père, celle plus modulée et plus aiguë de ma mère. La chaleur mielleuse du sable autour de mes pieds tandis que je levais le regard vers l'horizon et les voiles blanches annonciatrices de visiteurs extérieurs à notre île. Si j'ai vécu un jour sur une île. Si cela a été vrai un jour.

Le soleil au-dessus du jaune carié d'un des yeux de Mord.

Pour découvrir Borne, j'avais passé toute la matinée à remonter la piste de Mord, depuis son réveil à l'ombre du bâtiment de la Compagnie, loin au sud. Le souverain de fait de notre ville s'était élevé dans le ciel, avant d'approcher de l'endroit où je me cachais afin d'assouvir sa soif en volant vers le nord, son énorme gueule grande ouverte, à ras de la rivière polluée. Seul Mord pouvait y boire sans risquer sa vie : la Compagnie l'avait fabriqué ainsi. Il était ensuite remonté d'un coup dans le bleu du ciel, assassin aussi léger qu'une graine de pissenlit. Lorsqu'il avait trouvé une proie, assez loin à l'est, sous de vilains nuages sans pluie, Mord avait plongé de tout là-haut et privé de leur souffle des morceaux de viande qui poussaient des hurlements. Il les avait réduits à une brume rouge, à une vague houleuse de l'haleine la plus fétide qu'on puisse imaginer. Parfois, le sang le faisait éternuer.

Personne, pas même Wick, ne savait pourquoi la Compagnie n'avait pas prévu que son chien de

garde Mord causerait sa perte... ni pourquoi elle n'avait pas essayé de le détruire tant qu'elle le pouvait encore. C'était trop tard, désormais, car non seulement Mord était devenu gigantesque, mais il avait, par je ne sais quelle magie technologique extorquée à la Compagnie, appris à léviter, à voler.

Quand j'étais arrivée à l'endroit où Mord dormait, des séismes agitaient parfois son sommeil et son arrière-train s'élevait loin au-dessus de ma tête. Même allongé sur le flanc, il atteignait trois étages de haut. Fatigué d'avoir éteint sa soif de sang, il s'était étendu sans considération là où il se trouvait, provoquant l'effondrement d'un bâtiment, dont une partie des mauvaises briques s'était broyée et lui servait à présent de couche.

Les griffes et les crocs de Mord pouvaient éviscérer et éliminer en un éclair. Ses yeux, ouverts parfois même en plein rêve, étaient d'immenses balises recouvertes de mouches, espions pour un esprit que certains croyaient fonctionner à une échelle cosmique. Mais pour moi près de son flanc, puce humaine, il ne représentait qu'une bonne source d'objets de récupération. Mord détruisait et réimaginait notre ville délabrée pour des raisons connues de lui seul, en la réapprovisionnant toutefois à sa manière inconsidérée.

Lorsque Mord s'éloignait furibond de la tanière qu'il s'était creusée dans le pan blessé du bâtiment de la Compagnie, toutes sortes de trésors s'emmêlaient dans sa fourrure filandreuse et encrassée qui

empestait la charogne et les produits chimiques. Il nous faisait bénéficier de paquets de viande anonyme, des surplus de la Compagnie, et il m'arrivait parfois de trouver des cadavres d'animaux méconnaissables, le crâne éclaté par la pression interne, les yeux brillants et exorbités. Si nous avions de la chance, certains de ces trésors lui tombaient en pluie régulière du corps pendant qu'il allait de son pas traînant ou volait dans le ciel, si bien que nous pouvions nous passer de lui grimper dessus. Les jours les meilleurs, qui étaient les pires, on trouvait ces scarabées qu'on peut se mettre dans l'oreille, du genre de ceux fabriqués par mon associé Wick. Comme dans la vie de manière générale, on ne savait jamais, si bien qu'on suivait, tête baissée comme en prière, dans l'espoir que Mord pourvoie à nos besoins.

Certains de ces objets avaient peut-être été placés là exprès, ce contre quoi Wick ne cessait de me mettre en garde. Ils pouvaient être là pour nous piéger. Ou nous tromper. Mais je m'y connaissais en pièges. J'en posais moi-même. Ses « sois prudente » chaque matin quand je partais, Wick savait que je n'en tenais aucun compte. Le risque que je prenais, pour ma propre survie, consistait à lui rapporter ce que j'avais trouvé afin qu'il puisse l'examiner comme un oracle consulte des entrailles. Parfois, je pensais que Mord nous apportait ces choses par un pernicieux sentiment de responsabilité à notre égard, nous ses jouets, ses poupées à torturer. À d'autres moments, je croyais que la Compagnie l'y avait incité.

On ne comptait plus les récupérateurs qui, examinant le flanc que j'observais à présent, s'étaient mépris sur la profondeur du sommeil de Mord et retrouvés dans les airs d'où, incapables de s'accrocher, ils avaient fait une chute fatale... Mord ne s'apercevant de rien tandis qu'il planait tel un gros rocher au-dessus de sa réserve de chasse, cette ville qui n'avait pas encore récupéré son nom. Voilà pourquoi je ne me risquais guère qu'à des missions d'exploration le long du flanc de Mord. *Furibond. Lource. Mord.* Ses noms étaient légion et souvent miraculeux pour qui les prononçait à voix haute.

Donc, Mord dormait-il vraiment, ou avait-il concocté une ruse dans le tourbillon de déchets toxiques qu'était son esprit? Rien d'aussi simple, cette fois. Enhardie par ses ronflements, qui se manifestaient par de gigantesques secousses sur l'atlas de son corps, je me suis hissée sur sa cuisse tandis qu'en bas, les autres récupérateurs se servaient de moi comme canari. Et c'est là que je suis tombée sur Borne, emmêlé dans les algues rugueuses de la fourrure brune de Mord.

Borne bourdonnait tout bas, l'ouverture mi-close à son sommet évoquant une gueule en dilatation continue, ses spirales de chair se contractant puis s'écartant. Ce n'était encore qu'une chose, pas une personne.

Plus je m'approchais, plus Borne s'extrait de la fourrure, ressemblait davantage à un hybride d'anémone de mer et de calmar: un vase luisant aux

ondulations colorées qui, de violet, allaient vagabonder dans le bleu foncé et le vert océan. Quatre crêtes verticales se dressaient sur les flancs de sa peau tiède et pulsatile. La texture était lisse comme un galet, quoique un peu caoutchouteuse. L'odeur rappelait celle des roseaux sur les plages par de paresseux après-midi d'été, et, derrière celle du sel marin, en perceait une de passiflore. Beaucoup plus tard, j'ai pris conscience que pour quelqu'un d'autre, il n'aurait pas eu la même odeur, voire pas la même forme.

Il ne ressemblait pas vraiment à de la nourriture et ce n'était pas un scarabée mémoriel, mais comme ce n'était pas non plus un déchet sans valeur, je l'ai pris malgré tout. Je ne pense pas que j'aurais pu m'en empêcher.

Autour de moi, le corps de Mord a enflé puis dégonflé au rythme des secousses de sa respiration, m'obligeant à plier les genoux pour garder l'équilibre. Les ronflements et tremblements incontrôlés de son sommeil mimaient un rêve psychotique. Ces yeux fascinants – si grands, jaune-noir, grêlés comme des météorites ou le dôme fendu de l'observatoire à l'ouest – étaient hermétiquement fermés, son énorme tête tendue nettement vers l'est sans souci aucun d'un quelconque danger.

Et il y avait là Borne, sans défense.

Les autres récupérateurs, pour beaucoup adeptes d'une trêve précaire, avançaient à présent vers le flanc de Mord, enhardis, se risquant dans la forêt de sa fourrure sale, de sa fourrure sacrée. J'ai dissimulé mon butin sous mon ample chemise plutôt que dans

ma besace, afin que, s'ils s'en prennent à moi, ils ne le voient pas et ne puissent pas le voler facilement.

Borne palpait sur ma poitrine comme un second cœur.

« Borne. »

Les noms des gens et des endroits avaient si peu d'importance que nous avions cessé d'accabler les autres en en cherchant. La carte de l'ancien horizon était comme un grotesque conte de fées qui vous hanterait, quelque chose qui, exprimé oralement, ne donnait pas des mots, mais des bruits consécutifs à une atrocité. L'anonymat au milieu de tous les décombres de la Terre, voilà ce que je recherchais. Ainsi qu'une bonne paire de chaussures en prévision du froid. Et une vieille boîte de soupe à moitié cachée dans les débris. Ces choses devenaient merveilleuses : comment des noms pourraient-ils avoir du pouvoir, comparés à elles ?

N'empêche que je l'ai baptisé Borne.

À QUI J'AI APPORTÉ BORNE

Impossible de le dire autrement : Wick, mon associé et amant, était un dealer, et la drogue qu'il vendait était aussi effroyable, superbe, triste et douce que la vie elle-même. Les scarabées que Wick modifiait, ou fabriquait avec des matériaux volés à la Compagnie, ne se contentaient pas de vous instruire quand vous vous les mettiez dans l'oreille : ils pouvaient aussi vous débarrasser de souvenirs, ou vous en ajouter.

Les gens incapables de supporter le présent se les fourraient dans les oreilles pour revivre les souvenirs heureux que quelqu'un d'autre avait conservés d'un temps révolu et de lieux qui n'existaient plus.

La drogue est la première chose que Wick m'a offerte quand on s'est rencontrés, et la première que j'ai refusée, flairant un piège même si cela ressemblait à une évasion. Dans l'explosion de menthe ou de citron vert provoquée par l'insertion du scarabée dans le conduit auditif se formaient de merveilleuses visions d'endroits que j'espérais imaginaires. Ce serait trop cruel, de penser que ce sanctuaire puisse vraiment exister. Y penser pouvait rendre idiot, négligent.

Si je suis restée parler à Wick, c'est uniquement parce que j'ai vu qu'il était blessé que son offre me revulse. J'aurais aimé avoir su l'origine de sa gêne à ce moment-là, au lieu de l'apprendre si longtemps après.

J'ai posé l'anémone de mer sur une table branlante entre nos sièges. Nous étions installés sur un des balcons délabrés accrochés à une falaise rocheuse qui m'avaient poussée à baptiser notre refuge les Falaises à Balcons. Le nom d'origine, sur la pancarte rouillée à l'intérieur du hall souterrain, était illisible.

Nous avons derrière nous le dédale dans lequel nous vivions, et devant nous, en contrebas et voilés par un écheveau protecteur fabriqué par Wick pour nous masquer aux yeux indésirables, les méandres de la rivière toxique qui bordait la majeure partie de la ville. Y mijotaient métaux lourds, huiles et déchets,

générateurs d'une brume nocive qui nous rappelait que nous mourrions probablement d'un cancer, au mieux. Derrière la rivière, une lande de broussailles. Sans rien de bon ni de sain, même si, en de rares occasions, des gens continuaient à apparaître sur cet horizon.

J'étais sortie de cet horizon.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? » ai-je demandé à Wick tandis qu'il examinait longuement ce que j'avais rapporté. La chose pulsait, aussi inoffensive et fonctionnelle qu'une lampe. Pourtant, une des horreurs infligées autrefois à la ville par la Compagnie avait été de tester sa biotech dans les rues. Transformée en immense laboratoire, la ville, tout comme la Compagnie, était désormais à moitié détruite.

Wick a eu ce sourire mince d'homme mince qui ressemblait davantage à une grimace. Un bras sur la table, jambe gauche croisée sur la droite, vêtu d'un pantalon large en lin trouvé la semaine précédente et d'une chemise blanche presque jaunie par un long usage, il semblait à peu près détendu. Mais je savais que c'était une façade, tant au profit de la ville qu'au mien. Des coupures dans le pantalon. Des trous dans la chemise. Les détails qu'on essayait d'ignorer et qui racontaient une histoire plus véridique.

« Qu'est-ce que ce n'est pas ? Voilà la première question, a-t-il répondu.

— Qu'est-ce que ce n'est *pas*, alors ? »

Il a haussé les épaules, peu disposé à s'avancer. Un mur s'élevait parfois entre nous quand nous

discussions de trouvailles, une circonspection que je ne trouvais guère à mon goût.

« Tu veux que je revienne plus tard ? Quand tu seras d'humeur un peu bavarde ? »

Plus le temps passait, moins je me montrais patiente avec lui, ce qui n'était pas très gentil, vu qu'il avait davantage besoin que je le sois. La matière première pour ses créations se faisait rare, et ce n'était pas la seule pression qui s'exerçait sur lui. Ses rivaux – en particulier la Magicienne, qui s'était emparée de tout l'ouest de la ville – empiétaient sur ses pensées et son territoire, exigeaient désormais beaucoup de sa part. Son beau visage surmonté d'épars cheveux blonds, ses joues creuses et ses hautes pommettes avaient commencé à se consumer à la manière d'une bougie allumée.

« Ça peut voler ? a-t-il fini par demander.

— Non, ai-je répondu avec un sourire. Il n'y a pas d'ailes. » Même si nous savions lui et moi que cela ne voulait rien dire.

« Ça mord ?

— Ça ne m'a pas mordu. Je devrais le mordre, tu penses ?

— Si on le mangeait ? »

Il ne parlait pas sérieusement, bien entendu. Wick était quelqu'un de prudent, même dans ses périodes les plus téméraires. Mais il s'animait, après tout, ce que je n'arrivais jamais à prévoir. Peut-être était-ce le but.

« Non, il ne vaut mieux pas, ai-je répondu.

— On pourrait jouer à la balle avec ?

— L'aider à voler, tu veux dire ?

— Puisqu'on ne va pas le manger.

— Il ne ressemble plus trop à une balle. »

Ce qui était la vérité. Après une période de repli sur soi, l'être que j'appelais Borne venait, avec une grâce timide étrangement attachante, de reprendre une forme de vase. Posé sur la table, il était parcouru de pulsations et de vagues de couleur que je trouvais réconfortantes. Et qui le faisaient sembler plus grand, ou peut-être avait-il déjà commencé à grandir.

Les yeux vert noisette de Wick s'étaient écarquillés, revivifiés dans ce visage émacié tandis qu'il réfléchissait au mystère de ce que je lui avais apporté. Ces yeux voyaient tout, sauf, peut-être, la manière dont je le voyais moi-même.

« Je sais ce que ce n'est pas, a-t-il dit, redevenu sérieux. Ce n'est pas fait par Mord. À mon avis, Mord ne savait pas qu'il l'avait sur lui. Mais ça ne vient pas non plus forcément de la Compagnie. »

Mord pouvait être retors, et sa relation à la Compagnie changeait en permanence. Nous nous demandions parfois si une guerre civile faisait rage, dans les restes du bâtiment de la Compagnie, entre ceux qui soutenaient Mord et ceux qui regrettaient de l'avoir créé.

« D'où Mord le tiendrait-il, sinon de la Compagnie ? »

Ses lèvres ont frémi, ce qui a rendu plus frappante et plus intense la pureté de ses traits. « Des rumeurs me parviennent. Sur des choses qui errent en ville

sans aucune allégeance à Mord, à la Compagnie ou à la Magicienne. Je vois ces *choses* à la périphérie, dans le désert la nuit, et je m'interroge... »

Des renards et autres petits mammifères m'avaient suivie, ce matin-là. Était-ce ce que Wick voulait dire? Leur prolifération représentait un mystère... la Compagnie les fabriquait-elle, ou bien cela signifiait-il que le désert gagnait du terrain sur la ville?

Je ne lui ai pas parlé de ces animaux, car je voulais qu'il m'en dise plus, ce à quoi je l'ai incité: « Des choses? »

Mais il a changé de sujet sans répondre à ma question. « Eh bien, en apprendre davantage n'est pas difficile. » Il a passé la main au-dessus de Borne. Les vers écarlates qui vivaient dans son poignet en ont surgi pour analyser pendant quelques instants Borne, puis se sont rétractés sous la peau.

« Surprenant. Ça vient de la Compagnie. Du moins, ça a été créé *dans* la Compagnie. » Il avait travaillé pour elle durant son âge d'or, une décennie plus tôt, avant d'être « chassé, jeté », comme il l'avait formulé au cours d'un des rares moments où il ne faisait pas preuve de circonspection.

« Mais pas par la Compagnie? »

— Il a été conçu avec une économie de moyens à laquelle ne parviennent en général que les comités d'un seul membre. »

Que Wick n'aborde pas franchement un sujet me rendait toujours nerveuse. Le monde était déjà trop incertain et s'il y avait bien quelque chose que je

comptais obtenir de Wick, à part la sécurité, c'était des connaissances.

« Tu crois que c'est une erreur ? ai-je demandé. Une idée de dernière minute ? Un truc mis au rebut ? »

Wick a secoué la tête, mais ses traits crispés n'avaient rien pour me rassurer. Wick était autarcique et indépendant. Tout comme moi. Du moins, à ce que nous croyions l'un et l'autre. Mais j'avais à présent l'impression qu'il me cachait une information de la plus haute importance. « Qu'est-ce que c'est, alors ? »

— Ça pourrait être à peu près n'importe quoi. Une balise. Un appel à l'aide. Une bombe. » Wick n'en savait-il vraiment rien ?

« Alors peut-être bien qu'on devrait le manger. »

Il a éclaté de rire, brouillant d'un coup les traits architecturaux de son visage. Le rire ne m'ennuyait pas. Du moins, pas à ce moment-là.

« Je n'en ferais rien, à ta place. Manger une bombe est bien pire que manger une balise. » Il s'est penché en avant et j'ai pris à le dévisager un plaisir trop grand pour qu'il puisse lui échapper, à mon avis. « Mais il faudrait qu'on sache à quoi il sert. Si tu me le donnes, je peux au moins le mettre en pièces détachées, le faire passer par mes scarabées. En découvrir davantage de cette manière. L'utiliser. »

À notre façon, nous étions égaux, désormais. Associés. Je l'appelais parfois « patron » parce que je lui apportais les objets que je récupérais, mais je n'étais pas obligée de lui donner l'anémone de mer. Rien dans notre accord n'allait dans le sens d'une

telle obligation. Certes, il pourrait me la prendre durant mon sommeil... mais comme le reste, c'était là une mise à l'épreuve de notre relation. Étions-nous symbiotiques ou parasitiques ?

J'ai regardé l'être sur la table, ce qui a fait monter en moi un sentiment de possessivité. Un sentiment inattendu, mais sincère... et pas seulement parce que j'avais dû prendre des risques avec Mord pour trouver Borne.

« Je crois que je vais le garder un peu », ai-je dit.

Wick m'a longuement observée, puis a haussé les épaules avant de répondre avec trop de nonchalance : « Comme tu veux. » Cette chose était certes inhabituelle, mais nous en avions déjà vu du même genre : peut-être croyait-il que ce n'était pas grave.

Il a sorti de sa poche un scarabée doré qu'il s'est mis dans l'oreille, et ses yeux ont cessé de me voir. Il réagissait toujours de cette manière quand de mauvais souvenirs de la Compagnie lui revenaient pour une raison ou une autre, déclenchant une sorte de colère, de mépris de lui-même et de mélancolie. Je lui avais dit que confesser ce qui s'était passé là-bas pourrait lui apporter la paix, mais il ne voulait rien entendre. Il répondait qu'il me protégeait. Je n'y croyais pas. Ou pas vraiment.

Peut-être essayait-il d'oublier les détails de je ne sais quel échec personnel qu'il n'arrivait pas à se pardonner, des ennuis qu'il s'était attirés ou des actions qu'il avait accomplies vers la fin. En tout cas, le travail qu'il s'était choisi – ou avait été obligé

de prendre – après son départ ne pouvait que lui rappeler la Compagnie, heure après heure, jour après jour. C'était difficile à dire, car je n'y connaissais pas grand-chose en biotech et j'avais l'impression que les réponses que je voulais obtenir de lui seraient techniques, qu'il pensait peut-être que je ne comprendrais pas les détails.

Si j'avais eu toute son attention, si Wick s'était disputé avec moi au sujet de Borne, peut-être l'avenir aurait-il été différent. Si Wick avait insisté pour me prendre Borne. Mais il ne l'a pas fait. Il n'a pas pu.

OÙ JE VIVAIS, ET POURQUOI

Quand j'ai trouvé Borne, j'étais liée à Wick de bien des manières. Par notre refuge commun, les Falaises à Balcons, qui surplombait au nord-est de la ville la rivière toxique. L'ouest, où la ville descendait vers le niveau de la mer, était le territoire de la Magicienne. Au sud, derrière des ravages tout autant que des oasis, on trouvait les restes de la Compagnie, sous la protection de Mord. Tout cela s'étalait en majeure partie sur d'anciens et vastes fonds marins qui se prolongeaient dans la plaine semi-aride derrière la ville.

Wick avait découvert les Falaises à Balcons, qu'il avait tenues un certain temps sans moi. Mais ce n'est qu'en m'y invitant qu'il s'était mis à *y tenir*. Il apportait ses réserves déclinantes de biotech, moi mon

talent pour les pièges physiques comme psychologiques. À l'aide des plans fournis par Wick, j'avais renforcé ou déblayé les couloirs les plus solides, et le reste conduisait à présent à des oubliettes ou à des sols recouverts, au mieux, de verre brisé. Je me servais d'une nostalgie terrifiante : des couvertures de livres sur lesquelles étaient dessinées des têtes de mort, un berceau ensanglanté dont il n'avait jamais été prévu qu'il se rompe, quelques dizaines de paires de chaussures (certaines encore occupées par des pieds momifiés). Les restes fragiles d'un animal, une sorte de chien s'étant aventuré à l'intérieur et ayant fini pendu à un plafond, avec sur le mur d'en face un graffiti qui hanterait les cauchemars d'un intrus. S'il savait lire. Un spectacle d'horreur associé aux phéromones et hallucinogènes de Wick, que libérait un fil de détente. Nous avons subi des attaques, des squatteurs avaient tenté leur chance, et nous avons toujours réussi à repousser les unes et les autres.

Un des itinéraires créés par nos soins conduisait aux pièces de Wick, un autre permettait de gagner l'escalier dans l'ancien hall, et de là une cachette non loin du paillis d'en haut. Un troisième menait après subterfuge à la piscine réaménagée dans laquelle Wick conservait une cuve grouillant de créatures biotech, comme un savant fou... et en continuant sur ce même itinéraire, on arrivait à la falaise avec les balcons desquels l'endroit tenait son nom.

À partir du centre, près de là où Wick travaillait, les lignes tracées dans ma tête allaient prioritairement vers la bordure sud du monticule, orientée vers la Compagnie de l'autre côté de l'immense fossé de ruines au sud-ouest de la ville, confusion délibérément multipliée, mon but étant de créer un dédale pour les visiteurs inattendus... Ce labyrinthe finissait par retrouver de la simplicité avec trois sorties, dont une seule conduisait à un endroit sûr, et avant ça à la porte, qui de l'extérieur ne semblait qu'une partie comme une autre du monticule, dissimulée par un apport de mousse et de plantes grimpantes. Une forte odeur de charogne, l'une des phéromones de distorsion les plus efficaces de Wick, devenait de plus en plus insupportable au fur et à mesure qu'on approchait de la porte. Même moi, j'avais du mal à sortir par là.

D'un bout à l'autre de ce dédale en lequel nous avons transformé les Falaises à Balcons, il existait à présent des allégeances qui donnaient l'impression d'être intimes... bien davantage que nos arrangements pour dormir. Des couloirs? Des tunnels? Même ce genre de distinctions avait été perdu sous notre règne d'excavateurs et suite à l'ajout par Wick d'insectes et araignées spéciaux. Je mémorisais mes pièges avec une carte, mais Wick, avec son savoir-faire de la Compagnie, contrôlait tout à l'aide d'une sorte de poisson plat placé avec un peu d'eau au fond d'une casserole, poisson sur le dos duquel était délicatement tracé un plan qui changeait sans cesse.

À un moment, juste après avoir mêlé nos systèmes de défense, nous en avons fait de même avec nos corps, acte qui avait généré une synergie inattendue. Ce qui avait été créé par des excès de solitude, de besoin, avait dépassé le stade du réconfort mutuel pour atteindre celui de l'amitié et se diriger vers une informe frontière sentimentale qui ne pouvait être de l'amour... que je refusais d'appeler amour.

Dans mes moments de faiblesse, je passais la main sur son torse maigre en le taquinant au sujet de sa peau pâle, presque translucide sur le marron foncé de mes cuisses, et pendant quelque temps, je me sentais alors heureuse au centre caché de nos Falaises à Balcons. Cela me convenait que nous puissions être amants à cet endroit-là et redevenir de simples alliés ensuite.

Mais en vérité, au cours de ces nuits passées ensemble, je savais que Wick se perdait complètement et s'autorisait à être vulnérable. Je le sentais très fortement, même si je me trompais peut-être. Et si je lui cachais quelque chose à cause de cela, je restais malgré tout ouverte aux Falaises à Balcons, connectée à elles comme par des lasers. Ces lignes qui partaient de nous jaillissaient de nos corps et de nos cerveaux dans les pièces dont nos compétences assuraient la sécurité. Capteurs, fils de détente, sensibles aux contacts et aux vibrations, comme si nous restions en permanence au milieu de quelque chose d'important. Même allongé là sous moi, Wick ne pouvait être libre de cette connexion.

Il y avait aussi l'excitation du secret, car pour préserver notre sécurité, nous ne pouvions être vus ensemble à l'extérieur – Wick et moi ne sortions jamais ni par le même itinéraire ni au même moment –, excitation dont une partie s'est glissée dans notre relation. Quiconque passant furtivement loin au-dessus de nous aurait cru que le taillis de pins chétifs qu'il survolait ne recouvrait qu'un vaste dépotoir, couche sur couche de poutrelles en miettes, de restes humains, de réfrigérateurs abandonnés, d'automobiles détruites par une bombe incendiaire... le tout concassé en une sorte de paillis donnant une impression d'élasticité, presque d'allégresse.

Mais sous ce poids, il y avait nous deux, il y avait le robuste toit des Falaises à Balcons et la section transversale d'un corps qui nous servait de foyer : les lignes reliant une femme appelée Rachel à un homme du nom de Wick. Tout cela avait une forme secrète qui vivait en nous.

C'est donc là que j'avais conduit mon anémone de mer appelée Borne : dans ce cocon, ce refuge, ce grand piège dont l'entretien exigeait du temps et de précieuses ressources, tandis que quelque part, une horloge décomptait le temps qui nous restait. Wick comme moi savions que quelle que soit la quantité de matière première biotech qu'il créait ou troquait, les pièces de scarabées et autres composants essentiels qu'il avait pris si longtemps auparavant à la Compagnie ne dureraient pas éternellement. Sans

les consolidations presque effrayantes de Wick, mes pièges physiques n'empêcheraient pas toujours les récupérateurs d'entrer.

Chaque jour nous approchait davantage du moment où nous aurions à redéfinir notre relation tant aux Falaises à Balcons qu'entre lui et moi. Et au milieu de tous ces parcours, mon appartement, où, tendus par nos connexions, nous baisions, nous niquions, nous faisons l'amour, à équidistance de toute frontière susceptible d'empiéter, de tout ennemi susceptible de chercher à entrer. Nous pouvions être avides et égoïstes, à cet endroit, et à cet endroit, nous nous voyions l'un l'autre pleinement. Du moins le croyions-nous, parce que ce que nous avions, peu importe en quoi il consistait, était l'ennemi du monde extérieur.

Le soir après que j'ai rapporté Borne chez nous, allongés dans mon appartement, nous écoutions le son creux de la lourde pluie s'écrasant loin là-haut sur la surface mousseuse. Sachant que ce n'était pas de la vraie pluie, qui dans cette ville nous arrivait brève et éthérée, nous ne nous sommes pas aventurés à l'extérieur. Même la vraie pluie était souvent toxique.

Nous n'avons pas beaucoup parlé. Nous n'avons pas fait l'amour. Nous nous sommes juste confortablement enlacés, avec Borne sur une chaise aussi loin de nous que possible, dans un coin de la chambre. Wick avait des mains robustes, avec le bout des

doigts lissé par ses années de manipulation des substances qu'il mettait dans ses cuves de proto-vie, des mains que j'aimais tenir.

Voilà jusqu'où nous étions arrivés : nous pouvions garder le silence et être ensemble malgré tout. Mais même à ce moment-là, ce premier soir, la présence de Borne se faisait sentir et j'ignorais si elle n'était pas une des raisons de ce silence.

Au matin, en jetant un coup d'œil dehors par une de nos portes secrètes, nous avons découvert la terre fissurée animée des convulsions d'agonie de milliers de minuscules salamandres rouges. Complètement emmêlées, avec des pattes tâtant au ralenti et des yeux d'obsidienne. On aurait vraiment dit un mirage. Une mosaïque de points d'interrogation vivants tombés malgré eux du ciel noirci. Et déjà, à l'ouest, nous entendions la colère de Mord, sentions les secousses provoquées par son passage. De la colère contre cette pluie sans logique, contre quelqu'un, contre autre chose ?

Jadis, des comètes apparues dans le ciel avaient été prises pour des créatures célestes. À présent, nous avons Mord, et des salamandres. Que présageaient-ils ? Vers quel avenir se dirigeait la ville ? Quand le soleil les a atteintes, les salamandres se sont liquéfiées en quelques minutes et la terre les a absorbées. Il n'est plus resté qu'un reflet rougeâtre, comme une nappe de pétrole, émaillée des minuscules empreintes laissées par les animaux examinant les lieux.